

## CHAPITRE PREMIER

Elle ôta ses gants noirs de fin chevreau. Ainsi dénudées, ses belles mains racées, d'une absolue perfection, ne se différenciaient guère de celles d'autres jeunes femmes choyées par la nature et soucieuses d'élégance. Le jour de sa naissance, quelque vingt ans plus tôt, il lui avait certes été offert en germe les atouts qui feraient d'elle plus tard un émerveillement pour les yeux, mais cela lui avait aussi très vite joué un vilain tour. C'était ce à quoi elle devait sa peau bleutée striée d'un semis de dessins abstraits dorés, qui épargnait seulement son visage et presque la totalité de ses mains. Ces dernières laissaient deviner de très pâles nuances céruléennes et une pincée de reflets flavescents que seul un œil exercé parvenait à détecter ; et encore croyait-on alors à un singulier et discret maquillage ne relevant que d'une coquetterie poussée à l'extrême.

D'un père anglais et d'une mère française, elle avait vu le jour sur une des côtes nord-est de l'Australie, à proximité de la grande barrière de corail. Océanographe, son géniteur avait ainsi belle de s'adonner à la passion de son métier, tandis que son épouse, militante auprès des Aborigènes, s'employait à tenter d'améliorer le sort de ces derniers, ce qui lui valait d'affronter bien des adversités.

Âgée de deux ou trois ans, elle s'était aventurée dans le modeste laboratoire installé près de la maison familiale. Un bassin où sinuait une douzaine de murènes attira la fillette, tant et si bien qu'elle chuta dans l'eau et se retrouva cernée par les poissons. Par chance, la noyade lui fut évitée grâce à Napu, la vieille domestique indigène ayant sans cesse un œil sur elle. Elle échappa de même aux morsures, tant son immersion dura peu, mais pas à des effets toxiques qui affectèrent son épiderme pour toujours. Napu avait la réputation d'être un tantinet sorcière. Comme elle se chargeait de nourrir les murènes et qu'elle entretenait d'étranges relations avec ces animaux, on la soupçonna d'avoir adjoint des substances connues d'elle seule aux repas servis. On l'interrogea, sans parvenir toutefois à lui faire avouer autre chose que, si elle ajoutait des poudres singulières, c'était pour gâter ses « petites anguilles chéries » qui en raffolaient. Elle ne fut pas renvoyée, mais reçut la consigne impérative de se tenir à l'écart du bassin.

Était-ce cette peau insolite qui l'avait conduite à mener par la suite une sorte d'existence de souris d'hôtel ? Elle s'appelait Peggy Hammer mais, n'ayant jamais approché de requin-marteau, on la surnommait la Murène. Souris d'hôtel, certes, du moins à ses débuts. Son habileté, sa hardiesse, avaient fini par être remarquées, autant par la Sûreté nationale que par les services secrets. Après la mort accidentelle de son père au cours de l'expérimentation d'un scaphandre de plongée de son invention, Esther, sa mère, avait choisi de s'installer en France, dans une maison de la rue de la Huchette à Paris, où, au dernier étage, sous les toits, Peggy disposait de son propre appartement.

Elle renfila ses gants. La pluie mitraillait la Citroën B14, un taxi venu la prendre au pied de son immeuble et dont elle se doutait qui le lui avait envoyé. Assise sur la banquette arrière, pelotonnée dans son manteau prune au col de martre, elle n'avait devant les yeux que la carrure de fort des Halles du chauffeur à casquette. Pour voir ce qui se passait sur les côtés il lui fallait essuyer la buée accumulée sur les vitres latérales. En fait, il n'y avait pas grand-chose à observer : la nuit zébrée de pluie, la masse plus sombre des frondaisons du bois de Boulogne tout proche et les halos de quelques réverbères flottant comme de minuscules astres égarés. Abrisées sous une pèlerine qu'elles partageaient sur leurs épaules, deux marchandes d'amour y regardaient beaucoup à exposer un bout de cuisse ceint d'une jarrettière que personne n'était là à reluquer. En dépit du faible succès du moment, c'était à se demander si, au bout d'un certain temps, le Bois ne finirait pas par être envahi par ce genre de grelotteuses.

La portière opposée à celle contre laquelle Peggy se tenait appuyée s'ouvrit. La jeune femme ne fut pas surprise, n'eut aucun tressaillement. Quand la pointe du parapluie en voie d'être replié toucha son chapeau cloche en y déversant quelques gouttes, elle se contenta de remettre le galurin en place.

« Toujours aussi précautionneux, colonel Verary, goguenarda-t-elle. Les augures n'annonçaient pas ce déluge et vous ne vous en êtes pas moins muni de ce providentiel pépin. Ne me dites pas qu'il fait également fonction de fusil à l'occasion... »

Lucien Verary occupait un poste important au sein des services secrets. Il était en priorité le chef occulte de la BVR, la Brigade de Vigilance Rouge, affectée aux affaires d'exception, mais sa discrétion à parler de sa personne n'avait d'égale que l'horizontalité parfaite du nœud papillon fixé à son faux-col. Grand, le cheveu noir et ondulé discipliné à la bandoline, il présentait beau, avec un petit sourire en coin qui adoucissait cette façon de vous jauger comme s'il distinguait vos défauts à travers vous. Son imperméable mastic sur lequel roulaient des gouttes sortait sans conteste d'une boutique de luxe. Il prit place aux côtés de Peggy, lui baisa la main ainsi qu'il en avait l'habitude, sans manifestement se rendre compte qu'elle était gantée.

« J'ai une mission pour vous, très chère, déclara-t-il tout à trac comme cela lui était familier. Vous connaissez Bordeaux ?

— J'y ai un ami, Paul Auvvin, un éditeur auquel je rends trop peu souvent visite. Il est si féru de lecture qu'il la fait à ses chats. C'est aussi un marcheur infatigable à l'œil exercé, si bien qu'il m'a plus d'une fois fait découvrir la ville en pointant du doigt tout ce qu'elle possède de remarquable.

— Il ne vous manque donc qu'une exploration des eaux profondes de la Garonne.

— Hein ? Qu'est-ce que vous me chantez là ? »

Enfouissant la main dans la poche de son trench-coat, Verary en tira un étui à cigares. Au regard réprobateur que lui lança Peggy, il se rappela que celle-ci n'appréciait guère l'odeur de sa tabagie, aussi choisit-il de remettre son envie à plus tard.

« Sachez qu'un laboratoire clandestin a été installé par un certain Zelliox. Professeur Hector Zelliox, inventeur entre autres d'un poison qui, dilué dans l'eau, prive toute créature vivante du sens de l'orientation, qu'elle soit modeste crevette, poisson ou humain adepte de la plongée. Dans ce dernier cas, même revêtus de ce qui existe de mieux en équipement pour s'aventurer sous la surface, nos scaphandriers n'échappent pas à ce maudit répulsif. Nous en avons fait l'expérience et nous avons ainsi sacrifié plusieurs hommes chevronnés. Très vite, en s'approchant du sas permettant d'accéder à la tanière de Zelliox, ces malheureux ont en quelque sorte perdu la boule, n'ont pas su retrouver le chemin du retour. Le tuyau les alimentant en oxygène et le câble de sécurité les reliant à leurs collègues demeurés sur le quai se sont rompus. Nous n'en avons récupéré qu'un seul, entraîné par le courant, gisant sans vie sur un lit de vase non loin de l'estuaire ; mort par asphyxie, la peau violacée comme s'il avait séjourné dans un encrier. »

Peu soucieuse de répondre à la courtoisie du colonel ayant fait son deuil d'un cigare, Peggy sortit un long fume-cigarette en nacre du petit réticule posé sur ses genoux, puis suivit son paquet de Bal Tiga, des kretek, des cigarettes aux clous de girofle qu'elle se faisait envoyer de l'île de Java par un ami. Elle en appréciait le goût sucré et le pouvoir apaisant. Après avoir planté un rouleau de pétun entre ses lèvres fardées de rouge, elle en embrasa l'extrémité à l'aide d'un mignon briquet à amadou en forme d'hippocampe.

« Un laboratoire clandestin niché en plein Bordeaux sous les eaux de la Garonne... Vous avez trop lu *Fantômas*, mon ami. Comment a-t-il pu être agencé sans que personne ne vienne y mettre son nez ? Et qui est exactement cet Hector Zelliox, quels sont ses desseins, à part intoxiquer son monde ?

— C'est un biologiste, plus précisément un spécialiste de ce à quoi l'Anglais William Bateson, un biologiste lui aussi, a attribué le terme de génétique. C'est l'étude de l'hérédité des espèces vivantes, la recherche de la compréhension de ce qui constitue un organisme dans ce qu'il possède de plus secret, d'invisible à l'œil nu. Ne m'en demandez pas plus, je ne suis pas assez calé dans ce domaine. Contentez-vous de savoir que Zelliox a été exclu de bien des sociétés scientifiques, autant françaises qu'étrangères, cela à la suite d'épouvantables expériences sur des chats qu'il était parvenu à rendre ronds comme des ballons et qui s'élevaient dans les airs sans en paraître incommodés.

— Je ne suis pas indifférente au sort des matous, mais peut-être qu'il serait plus avisé d'informer la société protectrice des animaux de la situation plutôt que de me mettre sur l'affaire. »

Verary eut un petit geste agacé, balayant du même coup un nuage de fumée expulsé par sa compagne.

« Cette histoire de chats-montgolfières date de plusieurs années, soupira-t-il. Depuis, Zelliox et son équipe se sont mis à travailler sur la pâte humaine, si je puis dire. On les soupçonne de créer des monstres, des créatures hybrides, ce qui ne peut être toléré. À plus ou moins long terme, l'intégrité des espèces est menacée, rien de moins.

— Vous parlez d'une équipe ?

— Oui. Trois ou quatre chercheurs dévoyés, une âme damnée, aussi, une certaine Didine, une ancienne catcheuse de cent cinquante kilos qui commande une vingtaine de nervis recrutés parmi la pègre. Nous tenons nos renseignements de l'un de ces sbires qui en a eu assez de vivre sous terre et qui s'est quelque peu confié.

— Que n'avez-vous envoyé un escadron de gendarmerie pour investir les lieux et mettre à l'ombre tout ce joli monde ?

— L'autre de Zelliox ne possède qu'une seule entrée possible, ce sas dont je vous ai parlé et que défendent des propagations de substances délétères. L'abri a été creusé dans la plus grande discrétion sous un entrepôt désaffecté. Des bateaux ont acheminé le matériel de la même façon, sans qu'on ne soupçonne rien. Une fois tout terminé, le puits d'accès terrestre du laboratoire a été bouché par une chose immonde : une espèce de monstrueuse bestiole, un magma organique ressemblant à une amibe géante. On a bien évidemment essayé de la déloger, de l'attaquer en employant tous les moyens possibles, mais sans résultat réel. Le Cerbère, c'est ainsi que nous avons surnommé la bête, ne paraît guère incommodé par quoi que ce soit, même par l'usage d'explosifs. Plusieurs malheureux qui avaient pour mission de venir à bout de la serrure vivante ont péri, phagocytés par cette horreur. »

La pluie continuait de flageller la Citroën. Les deux belles-de-nuit avaient fini par monter à bord d'une Hispano-Suiza, négligeant manifestement de discuter de leur tarif avant de se trouver à l'abri. Un chien errant avait pris leur place, mangeant du bout des dents un reste de sandwich qu'elles avaient abandonné. Tel un lugubre tocsin une église perdue dans les ténèbres égrena dix fracas de bronze qui firent s'envoler un hibou.

« C'est un véritable cauchemar que vous me racontez là, laissa tomber Peggy. Et vous croyez qu'une petite souris comme moi pourrait parvenir à s'introduire dans l'inférieur bazar que vous venez de me décrire... Et puis, même si je réussissais à pénétrer dans ce fichu repaire de fêlés, que pourrais-je faire, seule, face à ce Zelliox et ses affidés ?

— Ne jouez pas la demoiselle fragile. Vous disposez d'atouts, de particularités exceptionnelles qui vous ont permis plus d'une fois de mener à bien des missions tout aussi difficiles, ou presque. N'est-ce pas grâce à vous que nous avons pu faire guillotiner Goloch, cet infâme restaurateur qui offrait de la chair d'enfant au menu de sa gargote ? Et puis qui a mis fin aux abominables pratiques de l'Amputeur, ce criminel dément, dont une vingtaine de Parisiennes lui doivent d'être privées de l'un de leurs membres inférieurs ? »

Peggy fit la moue, baissa légèrement la vitre de son côté, puis expédia le mégot de sa kretek dans la plus proche flaque d'eau. Le carreau remonté, elle trancha :

« Je n'ai jamais eu de décoration et je ne tiens nullement à en obtenir une à titre posthume. Tenter de me glisser dans le trou à rats de votre savant fou, c'est la garantie d'y laisser ma peau. Soit en étant intoxiquée par une tasse bue malencontreusement dans les flots de la Garonne, soit en me faisant bouffer par l'amibe maousse, ou tout simplement en écopant d'une balle dans la tête. J'y suis attachée, à ma peau de murène ; à part chez la poissonnière, il n'en existe pas une autre comme ça au monde. »

Cela asséné, elle s'extirpa du taxi, en claqua la portière et s'éloigna à grands pas sans se retourner. Si elle l'avait fait, elle aurait distingué ce mince sourire en coin des lèvres du colonel. Celui-ci ne tarda pas à planter un cigare entre ses dents, puis ordonna au chauffeur de démarrer. Il connaissait le caractère pas toujours facile de la Murène et n'était pas en manque de méthodes pour y remédier.

Ignorant les trombes d'eau qui ramollissaient son chapeau, Peggy fulminait mentalement.

« C'est vrai, quoi, faut cesser de voir en moi une arme secrète destinée à pallier les carences des autorités. Risquer sa vie en échange de maigres émoluments qu'il faut attendre une éternité avant que l'administration se décide à dénouer les cordons de sa bourse, y en a marre. »

Mâchonnant un bout du sandwich qu'il avait glané, le chien solitaire la suivit un moment, puis se lassa. Elle parvint en vue de la tour Eiffel sans s'en apercevoir. Criblée de petits impacts cristallins, l'eau de la Seine paraissait guetter le geste fatal d'un désespéré. Désespérée, elle ne l'était pas, se sentait au bout du compte soulagée d'avoir dit ses quatre vérités à Lucien Verary. D'ailleurs, la nuit prochaine, l'exécution d'un projet personnel l'attendait, un vol d'une grande audace qui lui permettrait de renflouer son compte en banque de magnifique façon et qui procurerait une montée d'adrénaline comme elle les aimait.

Elle avisa un taxi chargeant une poignée de fêtards tapageurs. Ces hommes et ces femmes en tenue de soirée lui firent une petite place, non sans lui imposer des plaisanteries à deux balles et des serpents de mirlitons sous le nez. Après avoir refusé sèchement le port d'un chapeau pointu, elle fut déposée rue de la Huchette. Une des fenêtres éclairée du logement de sa mère lui fit l'effet apaisant d'un phare perçant l'embrouillamini d'une tempête. Esther se mettait rarement au lit de bonne heure et ne manquait pas pour autant d'être fin prête quand l'aube se levait. Elle sortait peu, vivait avec ses souvenirs au milieu des sculptures et peintures aborigènes qu'elle avait rapportées d'Australie. Le chat Jaro lui tenait compagnie, son poil roux jamais rassasié de caresses et de confort sur ses genoux. Peggy avait pour habitude de lui raconter ce qu'elle pouvait entendre, se gardant bien de révéler les dangers auxquels elle se trouvait parfois exposée. Mais Esther n'était sûrement pas tout à fait dupe. Elle se contentait cependant de lui répéter : « T'es un garçon manqué, ma grande, je le sais bien. » Ce à quoi Peggy répondait après un petit rire : « Un poisson manqué, maman, un poisson manqué ! » Comme elle le faisait jadis avec les Aborigènes, Esther s'employait à combattre la misère. C'étaient désormais les clochards de Paris, les expatriés Polonais et Italiens qui bénéficiaient des bienfaits qu'elle pouvait leur apporter. Elle était en contact avec diverses associations de charité, mais l'argent que lui glissait souvent dans la main sa fille contribuait beaucoup à rendre plus efficaces ses élans du cœur. « Chut ! » recommandait alors Peggy, et cela suffisait à ce qu'elle ne fût pas assaillie de questions embarrassantes.

Ce soir-là, la jeune femme ne s'attarda pas, se contenta de déposer un baiser sur le front de sa mère, puis grimpa l'escalier conduisant à son domaine réservé. Entre le rez-de-chaussée occupé par Esther et ledit domaine réservé, il y avait l'appartement de M. Barandon, un peintre paysagiste qui passait le plus clair de son temps place Constantin-Pecqueur où il exposait ses toiles. Autant dire que ce n'était guère un voisin bruyant.

Chez elle, c'était comme une bonbonnière, un havre douillet où s'entassaient des meubles clairs, des coussins à profusion, des tapis de laine sur lesquels il faisait bon marcher pieds nus. Sur un sofa aux ramages colorés trônait Kuku, le kangourou en peluche de son enfance et, au-dessus, un boomerang dont elle avait appris le maniement quelques années plus tard. Mais, ce qu'elle avait à ses yeux de plus précieux, c'était la collection de coquillages héritée de son père, entre autres une *syrinx aruanus* dite « trompette » à laquelle elle plaquait son oreille lorsqu'il lui venait la nostalgie du ressac de l'océan Indien.

Après avoir ôté son manteau et son galurin à tordre, elle se contempla dans le miroir de la salle de bains. Elle aimait le bel ovale de son visage, la fossette poinçonnant son menton, ses lèvres pleines sans excès et l'arc parfait de ses sourcils noirs, mais trouvait son nez un peu long et ses narines trop pincées. Sa coiffure à la Louise Brooks, l'actrice américaine, cheveux courts et carrés, méritait une remise en ordre de sa géométrie. Elle verrait cependant cela demain, après un bon bain et un nombre requis d'heures de sommeil bien gagnées.

C'est en sortant de sa baignoire-sabot en cuivre, d'une envolée de serviette, qu'elle fit tomber au sol le « diamant » qu'elle avait négligemment déposé la veille sur le marbre de la table de toilette. Le *Light Star*, l'*Étoile lumineuse*, qui, affirmait-on, avait été dérobé à un maharadjah par un singe dressé par un soldat anglais. La pierre précieuse était passée dans les mains de différents propriétaires riches d'Albion, puis avait fini par être la possession d'un industriel français, le baron Gaëtan de Volluque, un marchand d'armes au pedigree peu reluisant. Le caillou que détenait Peggy n'en était hélas qu'un, un

simulacre, une reproduction qu'elle avait fait fabriquer dans la discrétion lors d'un déplacement à Anvers. Elle avait en prévision, pas plus tard que le lendemain soir, de s'approprier le joyau authentique en pénétrant, comme elle excellait à le faire, dans l'hôtel particulier des de Volluque situé sur l'île de la Cité. Elle substituerait son diamant en toc au véritable et l'affaire serait réglée. Avec ses connaissances pas toujours recommandables, elle aurait tout le temps de dénicher un receleur avant que le tour de passe-passe fût découvert.

Elle rêva du colonel Verary, mais un Verary en peluche, tout comme Kuku. Il avait conservé sa taille humaine et son nœud papillon. Toutefois, lorsqu'il écartait les pans de son imperméable, il exhibait une poche ventrale dans laquelle il ne cessait de puiser des cigares. Il se tenait chez elle, vautré sur le sofa et lui désignait la fenêtre ruisselante de pluie qui laissait voir une forme abominable, blanchâtre et boursoufflée, aux allures de chou-fleur géant. Deux yeux rouges fixaient les occupants de l'appartement, semblables à une paire d'*Étoiles lumineuses* rivalisant d'éclats féroces. Le colonel insistait pour que Peggy ouvre la fenêtre, mais celle-ci, terrorisée, s'y refusait. Au bout d'un moment, le sofa se transformait en une sorte de barque et, glissant sur une eau surgie de nulle part, il s'approchait des carreaux et il était clair que Verary allait de lui-même inviter le monstre protéiforme à pénétrer dans les lieux. Peggy se réveilla en nage, à l'instant où elle se saisissait du boomerang afin d'en assener un coup violent sur le crâne de l'homme-kangourou.

Fillette, en Australie, elle chapardait des friandises dans la boutique de la mère Roxy. Cette dernière fermait les yeux lorsqu'elle manquait d'habileté, se contentant de lever le doigt vers un crucifix pendu au-dessus de sa caisse pour lui rappeler que Dieu voyait tout. Depuis, sa propension à la kleptomanie n'avait fait que s'aggraver mais, bien qu'elle ne redoutât guère une sanction divine, il ne lui serait jamais venu à l'idée de pénétrer dans une église pour y voler quoi que ce soit. Pas plus qu'elle ne s'en serait prise à quelque petit commerçant. Ses victimes, elle les choisissait parmi l'aristocratie, d'autant que plus le larcin s'avérait audacieux, plus cela lui fouettait le sang. Peut-être était-elle tout simplement joueuse...

Elle s'était renseignée sur l'emploi du temps de la famille de Volluque. Cela ne présentait guère de difficultés, car la lecture de certains journaux suffisait pour être informé. Ces rupins avaient même eu droit à l'illustration de couverture du *Petit Journal* quand, il y avait de cela plusieurs mois, leur fille Suzanne avait été victime d'une tentative d'enlèvement. Ladite Suzanne, faible de la poitrine, se trouvait pour l'heure dans un sanatorium dans les Alpes. La mère, Léocadie, séjournait du côté d'Étretat où les de Volluque possédaient une villa. Quant au père, il serait présent dans son somptueux logis de l'île de la Cité. Toutefois, en dépit de tout ce qui devait peser sur sa conscience, il avait la réputation de dormir comme un loir et de libérer ses domestiques le soir par souci d'économie.

Le jour se leva sur un Paris nonchalant, toujours hachuré de pluie, sous un ciel bas étouffé de nuages trop pansus. Les automobiles circulant le long des quais semblaient moins nombreuses et produisaient un bruit différent. Sur la Seine aux eaux couleur d'étain, les péniches se traînaient plus que d'habitude et on eût dit que personne ne se trouvait à bord et qu'elles allaient finir par s'écraser sur la pile d'un pont. Telles des fleurs funèbres, les parapluies dissimulaient les piétons et rares étaient ceux qui s'arrêtaient devant les boîtes des bouquinistes. N'y avait-il pas jusqu'aux mouettes à demeurer nicher sous une corniche sans paraître avoir envie de pitance ?

Peggy passa beaucoup de temps derrière ses carreaux. Elle aimait observer l'écoulement de la vie, était attentive aux êtres et aux choses les plus humbles. C'était souvent sa façon de se mettre en condition quand l'attendait une action d'importance. Elle sentait de légers frémissements parcourir par moments sa peau de murène. Cela signifiait qu'elle était prête, qu'il ne lui restait plus qu'à enfiler sa cagoule, à revêtir sa longue pèlerine noire et à vérifier le contenu de sa mallette où s'entassait le nécessaire du parfait cambrioleur. Elle n'emportait jamais d'autre arme que ce revolver de femme à canon double qui tenait dans la main. Elle n'en avait fait que rarement usage, rien que dans des situations extrêmes et contre des fripouilles abjectes. Les avantages que lui procurait sa peau de poisson et tout ce qui y participait suffisaient en géné